L'AUTRE VILLE

Sous la ville est une autre ville, que nos pas pressés nous empêchent de voir. Pour peu que la tristesse, le désarroi, où la douceur de l'air nous ralentissent ou nous ébranlent, s'ouvrent en nous, et dans la ville même, des brèches d'où surgissent ceux qui, comme nous pour un instant, sont définitivement exclus de la ronde infernale des transactions et des horaires.

Un matin de tremblement, je suis sortie de chez moi. Rester m'était impossible et, ne sachant où aller, j'ai marché droit devant. Une voix d'homme m'a arrêtée : toi, tu aimes la musique ! Je n'ai pas croisé tout de suite son regard, il m'a fallu chercher ; l'homme était au ras du sol, sur le pavé sale. D'ordinaire, ayant à faire, à penser, à exister, j'aurais souri, peut-être cherché une pièce au fond de mon sac, et j'aurais poursuivi m'a route sans plus y penser. Mais n'ayant rien à faire, et perdu le goût d'exister, je lui ai demandé, comment il savait que j'aimais la musique. Il m'a répondu qu'on voit beaucoup de choses au ras du sol et m'a demandé si, par hasard, j'aurais une cigarette. Je n'avais que du tabac. Il a hoché la tête : ça me va. Rouler une cigarette prend du temps. J'avais le temps. Il me semblait même que je n'avais plus que ça. J'ai donné la cigarette, il avait le feu ; je me suis installée avec lui, et nous avons fumé, assis sur ses cartons, devant la vitrine d'un magasin de design – toute une gamme de fauteuils vides. Les gens passaient. Je ne voyais d'eux que leurs jambes, et parfois leurs mains, lorsqu'ils jetaient leur monnaie sur le trottoir sans nous regarder. Leur visage, au ras du sol, nous était inaccessible. Je ne me souviens plus de l'événement qui avait fait trembler mes fondations (celles de mon compagnon de hasard avaient été sapées il y a longtemps), mais lui, son visage buriné, qu'aucun masque social ne protégeait plus, me reste en mémoire depuis.

Notre conversation a été brutalement interrompue : le vendeur du magasin de design avait frappé sur la vitre et, planté entre deux fauteuils oranges dont un seul aurait suffi à payer un mois de loyer, nous a fait signe de déguerpir. J'ai réagi brutalement, à mon tour, mais l'homme a ri : on n'est pas assez jolis pour sa vitrine. Et comme je n'en démordais pas (l'injustice, l'inhumanité...) il a souri : qu'est-ce que ça peut nous faire ? Le monde est vaste. Il y a de la place ailleurs. Ce « nous » a déplacé la ville autour de moi et l'a réorganisée autrement. J'étais passée de l'autre côté, dans sa ville, celle que les passants regardent avec pitié ou mépris et où depuis, je trouve un refuge, les jours de tremblement. C'est toujours la même histoire : le ralentissement, l'errance, et quelqu'un surgit, montre son visage. Tandis que nous marchons dans cette ville que nous croyons connaître, ils sont là, de l'autre côté. Témoins.

Veronika Mabardi